
En tant qu'auteur non professionnel, je mets cette pièce gratuitement à la disposition des troupes de théâtre amateur qui souhaiteraient la jouer.

Je demande seulement à en être prévenu : everob@orange.fr

Théâtre'Amicalement.

Quel jour sommes-nous ?

Robert BOURON

(durée en lecture : environ 30 mn)

Comédie dramatique. (4 hommes).

En 1942, dans une commune d'Anjou, le capitaine de la gendarmerie et le commandant de la garnison allemande essayent, tant bien que mal, de préserver leurs intérêts réciproques... et il y a les autres : que la guerre n'empêche pas de plaisanter, que la guerre n'empêche pas de s'enrichir, que la guerre n'empêche pas de s'aimer.

Personnages...

- **Alfred Ehrlich** (commandant de la garnison allemande)
- **Jacques Marilleau** (capitaine de la gendarmerie française)
- **Henri de Guérin-Poncet** (comte et maire de la commune)
- **Isidore Méric** (agent de la Gestapo)

Décor... Nous sommes dans le bureau du commandant de la garnison allemande installée dans le château du comte de Guérin-Poncet, qui est aussi le maire du village.

Un portrait d'Adolf Hitler est placé bien en évidence.

Vêtements... En correspondance avec la période et les personnages.

L'action se passe le matin du 1^{er} avril 1942 dans une petite commune d'Anjou (*).

Le capitaine de gendarmerie, les mains derrière son dos, fait des allées et venues dans le bureau du commandant de la garnison, pensif.

S'adressant au comte Henri de Guérin-Poncet.

Jacques Marilleau – Étrange cette demande du commandant pour nous voir tous les deux dans les plus brefs délais...

Le comte, bras croisés, regarde tranquillement les tableaux sur les murs.

Comte Henri – ...

Jacques Marilleau – Ne trouvez-vous pas, monsieur le maire ?

Absorbé.

Comte Henri – Regardez, capitaine... ceci est le portrait de mon père : le comte André de Guérin.

S'approchant pour mieux voir.

Jacques Marilleau – La ressemblance est frappante ; vous ne pouvez nier votre parenté.

Comte Henri – J'ai d'ailleurs prénommé mon fils unique André ; qui lui, ressemble plutôt à sa mère.

Il montre au capitaine un autre tableau.

Comte Henri – Madame Isabelle Guérin, née Poncet : mon épouse regrettée.

Jacques Marilleau – C'était une très belle femme.

Le capitaine se déplace pour regarder un autre tableau.

Jacques Marilleau – De quand date ce tableau représentant le château de Guérin ?

Comte Henri – L'artiste l'a peint vers 1920 ; il y a un peu plus de vingt ans.

Jacques Marilleau – Il n'a pas beaucoup changé.

Comte Henri – Seulement de nom. Après le décès de ma femme, j'ai souhaité qu'il devienne le château de Guérin-Poncet, pour que sa mémoire reste à jamais dans ces lieux.

Le capitaine, montrant le bureau du commandant.

Jacques Marilleau – C'était votre bureau ?

Comte Henri – Oui ! « *C'était* » mon bureau.

Jacques Marilleau – Comment se passe la cohabitation avec vos *hôtes* ?

Comte Henri – Depuis que cette petite garnison allemande s'est installée ici je dirais, plutôt bien.

Jacques Marilleau – Le commandant et ses hommes respectent les lieux ?

Comte Henri – Oui ! le commandant fait partie de ce que j'appelle *les bons Allemands* et ses hommes lui sont tout acquis. Je pense même qu'ils souffrent plus de ma présence que je ne souffre de la leur.

Jacques Marilleau – Comment cela ?

Comte Henri – Disons qu'il m'arrive souvent de plaisanter ouvertement devant le commandant ou avec ses hommes, heureusement sans qu'ils ne s'en vexent, et je profite tous les jours de leur cuisine qui est plutôt bonne.

Jacques Marilleau – Les fermiers des environs y trouvent aussi leur compte à vendre cochons, poules, œufs, beurre, lait ; en cette période ce n'est pas négligeable.

Comte Henri – Tout le monde y trouve son compte... Tant que nous resterons en bons termes avec l'occupant nous n'aurons pas de problèmes.

Jacques Marilleau – Monsieur le maire, en tant que capitaine de la gendarmerie, je ne vous dirais pas qu'il n'y a pas de problèmes, mais jusqu'à présent j'ai pu les régler à l'amiable avec le commandant, même si certains étaient parfois, très délicats.

Comte Henri – Les jeunes des environs prennent beaucoup de risques avec les Allemands.

Jacques Marilleau – Les jeunes des environs et de notre village aussi ; je suis bien placé pour le savoir.

Comte Henri – Je suis au courant, moi aussi, de leurs provocations. Il y a quinze jours, ils ont réussi à déverser, en pleine nuit, une charrette de fumier sur la petite route qui mène au château.

Jacques Marilleau – Effectivement ! nous avons dû faire le nécessaire dès le petit matin pour dégager celui-ci... Heureusement que le commandant est un de ces gradés allemands qui ne sont pas dans cette guerre par idéal pour leur Führer ; il maintient de son mieux les relations occupant-occupé ; il ne tient pas à voir intervenir les membres de la *Waffen-SS* ou encore les hommes de la *Gestapo*.

Comte Henri – Vous-même, mon capitaine, entretenez aussi cette relation ?

Jacques Marilleau – Auprès des parents de ces jeunes gens, oui ! pour qu'ils n'aillent pas trop loin dans leurs bêtises. Je vous le disais à l'instant, le commandant est un interlocuteur intelligent et surtout une personne qui ne souhaite pas que la violence de cette guerre atteigne notre, votre village monsieur le maire.

Comte Henri – Souhaitons que cela dure.

Jacques Marilleau – Comme vous dites : « *Souhaitons que cela dure.* »

Le capitaine se remet à faire les cent pas.

Le comte regarde le portrait d'Adolf Hitler accroché au-dessus du bureau.

Un officier allemand entre. Il fait un salut, bras et main droite tendus, devant le portrait.

Alfred Ehrlich – Heil Hitler.

Se retournant vers les deux hommes en saluant main levée.

Alfred Ehrlich – Capitaine Marilleau. Monsieur le comte.

Lui rendant un salut militaire.

Jacques Marilleau – Mes respects, commandant Ehrlich.

Sans quitter le portrait des yeux.

Comte Henri – Bonjour, commandant Ehrlich.

S'approchant du comte.

Alfred Ehrlich – Je crains fort, monsieur le comte, qu'aujourd'hui le mot bonjour, dans le sens de bonne journée, ne soit pas très approprié.

Jacques Marilleau – Comment cela, commandant ?

Dans son idée, en continuant de regarder le portrait au mur.

Comte Henri – Si j'avais été votre Führer, j'aurais été encore plus exigeant avec tous les soldats allemands.

Alfred Ehrlich – Qu'auriez-vous donc exigé de plus ?

Imitant l'accent allemand.

Comte Henri – Qu'ils portent tous, comme moi, la même petite moustache et qu'ils se fassent tous une mèche sur le côté pour les reconnaître.

Il le regarde bien en face.

Alfred Ehrlich – Monsieur le comte, vous commencez tôt vos plaisanteries ce matin. Malheureusement, je n'ai pas le cœur à plaisanter ; ce que j'ai à vous dire est... très embarrassant.

Comte Henri – Vous avez perdu la guerre et il vous est difficile de nous l'annoncer !

Autoritaire.

Jacques Marilleau – Monsieur le comte ! pourriez-vous cesser vos remarques et laisser parler le commandant, merci !

Faisant un petit signe de la main vers lui.

Alfred Ehrlich – Capitaine, laissez-moi juste le temps de faire une mise au point avec monsieur le comte...

Avançant calmement vers lui.

Alfred Ehrlich – Pour répondre à votre remarque : je serai, au contraire, très heureux de vous annoncer que nous avons perdu la guerre et que je peux aller retrouver ma femme et mes enfants en Bavière...

Montrant les fauteuils.

Alfred Ehrlich – Capitaine ! monsieur le comte ! je vous en prie, asseyez-vous.

Jacques Marilleau – Merci, commandant, je préfère rester debout.

Le comte s'assied.

Alfred Ehrlich – Je vous disais donc que je suis dans une situation très embarrassante et surtout, très grave !

Il fait quelques pas.

Alfred Ehrlich – Ce matin, en arrivant devant le mat pour hisser les couleurs de la garnison, nous avons eu la surprise d'y voir flotter un magnifique poisson en tissu...

Il s'immobilise devant le comte.

Alfred Ehrlich – Un magnifique poisson que vous appelez, si je ne me trompe : un poisson d'avril.

Comte Henri – Une coutume du premier avril ; une vieille tradition française.

Haussant le ton.

Alfred Ehrlich – Réalisez-vous la portée de votre plaisanterie, monsieur le comte ?

Comte Henri – Commandant, ce n'est pas très méchant ; tout cela reste entre nous, dans « mon » château.

Le commandant s'avance vers lui.

Alfred Ehrlich – Pas cette fois-ci, monsieur le comte ! pas cette fois-ci !

Se déplaçant de nouveau dans le bureau.

Alfred Ehrlich – Hier ! en fin de journée, un motocycliste s'est présenté au château ; il souhaitait faire le plein d'essence, se restaurer et passer la nuit. Ce matin, assis sur sa motocyclette, prêt à repartir en direction de Paris, il a assisté, presque par hasard, à la découverte de cet acte irresponsable...

S'immobilisant devant le capitaine.

Alfred Ehrlich – L'insulte, dont il a été le témoin, l'insulte à l'armée allemande, l'insulte au Führer, est pour lui quelque chose qui ne peut rester impuni !

Il part derrière le bureau.

Alfred Ehrlich – Isidore Méric, le motocycliste, est membre de la Gestapo !

Il prend une badine posée sur le bureau et frappe violemment celui-ci.

Alfred Ehrlich – Monsieur le comte ! j'ai discuté avec lui et sa décision est sans appel : nous devons trouver des coupables, très rapidement, et les passer par les armes.

Regardant le capitaine.

Alfred Ehrlich – Il est actuellement au poste de garde, en train de lire les cahiers où sont consignés tous les événements survenus autour de notre garnison dans le mois passé.

Jacques Marilleau – Y avez-vous consigné l'incident du lisier répandu ?

Alfred Ehrlich – Oui ! avec le nom des propriétaires de la ferme à qui appartenait la charrette qui, comme vous le savez capitaine, a été retrouvée par mes hommes.

Prenant sur lui.

Jacques Marilleau – Monsieur le comte, nous voilà dans une situation dont la totale responsabilité vous incombe.

Un temps silencieux.

Jacques Marilleau – Commandant, une question : ce Méric, voyage-t-il seul ?

Alfred Ehrlich – Oui ! seul ! c'est un loup solitaire, un individu intelligent qui sait tirer profit des deux parties : française et allemande. Dès qu'il aura trouvé des suspects, il viendra nous rencontrer tous les trois dans mon bureau. Vous allez pouvoir le constater, capitaine, c'est une personne... très particulière.

Jacques Marilleau – Qu'entendez-vous par : « *très particulière* », commandant ?

Alfred Ehrlich – Isidore Méric fait partie de la Gestapo française. C'est une de ces personnes, condamnées à de lourdes peines de prison, qui ont été libérées pour renforcer la toute-puissance de l'Allemagne Nazie en territoire occupé et qui applique, avec zèle et détermination, les tristes pouvoirs qui lui sont attribués, non sans penser à ses propres intérêts et à son avenir. Ce qui, en résumé, veut dire que ce soir monsieur le comte ou, plus exactement, monsieur le maire, vous pourrez délivrer les actes de décès de personnes innocentes.

Un temps.

Jacques Marilleau – Dites quelque chose, monsieur le maire ?

Effondré.

Comte Henri – Je ne sais pas quoi dire... je ne sais plus !

Mécontent.

Jacques Marilleau – Si une idée aussi lumineuse que le sont vos plaisanteries vous vient à l'esprit, faites-là nous savoir.

Regardant le comte en s'adressant au capitaine.

Alfred Ehrlich – À moins que le vrai coupable ne se dénonce, je ne vois pas de bonne issue à cet acte regrettable, capitaine.

Appuyant les paroles du commandant en regardant le comte.

Jacques Marilleau – Vous savez bien, commandant, que les vrais coupables ne se dénoncent jamais... Les résistants, qui sabotent incognito la nuit, ne se trahissent jamais en plein jour pour

sauver les innocentes victimes condamnées à leur place ; ils ont le bon argument de dire qu'ils luttent contre l'envahisseur et que c'est le prix à payer quand on est en guerre.

S'approchant, d'un ton narquois.

Alfred Ehrlich – Peut-être, vous aussi, monsieur le comte Henri de Guérin-Poncet, à votre manière vous luttiez contre l'envahisseur, mais vous ! monsieur le maire Henri de Guérin, aurez-vous le courage de vous dénoncer ?

Un temps.

On frappe à la porte.

Alfred Ehrlich – Entrez, monsieur Méric !

Un homme entre. Il porte un long manteau en cuir de motocycliste serré à la taille par une ceinture retenant un étui de revolver.

Il se tourne vers le portrait d'Adolf Hitler en levant brièvement la main droite.

Isidore Méric – Salut, Adolf !

Ferme.

Alfred Ehrlich – Ne manquez pas de respect à notre Führer, monsieur Méric !

Un peu dédaigneux, il regarde le commandant.

Isidore Méric – Je l'ai salué à la française ; je respecte toujours mon employeur.

Regardant les autres personnes.

Isidore Méric – Pouvez-vous faire les présentations, Herr Hauptmann ?

Les désignant à tour de rôle.

Alfred Ehrlich – Le capitaine de gendarmerie : Jacques Marilleau...

Méric lui tend la main. Le capitaine la refuse en mettant les mains derrière son dos.

Alfred Ehrlich – Monsieur le maire et aussi propriétaire de ce château : monsieur le comte Henri de Guérin-Poncet.

Il lui tend la main ; le comte la lui serre.

Isidore Méric – À la bonne heure, un ami ! Dites-moi, monsieur le comte, avez-vous un trésor de caché dans la cave de votre château, comme dans les bonnes vieilles histoires du Moyen-âge ?

Comte Henri – À part quelques bouteilles...

Interrompant.

Jacques Marilleau – Monsieur Méric, avez-vous trouvé quelque chose dans les documents que vous avez demandé à consulter ?

Heureux.

Isidore Méric – Oui ! mon capitaine, deux noms...

Jacques Marilleau – Peut-on savoir lesquels ?

Isidore Méric – Vous êtes pressé ? Cela tombe bien, moi aussi ! plus tôt ces individus seront exécutés, plus tôt je partirai pour Paris.

Se tournant vers le commandant.

Isidore Méric – Si tout peut être réglé avant midi, je partirai aussitôt après le déjeuner.

Jacques Marilleau – Donnez-moi le nom de ces deux personnes, Monsieur Méric ?

Il sort un papier de sa poche. Il lit.

Isidore Méric – Le propriétaire de la charrette : Auguste Julian et son fils de dix-huit ans : Marcel.

Comte Henri – Marcel Julian ? Mais, c'est un camarade d'école de mon fils André !

Moqueur.

Isidore Méric – Vous pouvez échanger les places si vous le souhaitez, monsieur le comte. Maintenant, messieurs, je vous laisse, je vais faire un peu de tourisme et visiter le château...

Regardant le commandant.

Isidore Méric – En attendant que les coupables me soient amenés.

Il se dirige vers la porte, se retourne.

Isidore Méric – Il est bien entendu, commandant Ehrlich, que dès mon retour à Paris je ferais mon rapport à mes, ou plutôt, à « vos » Services Spéciaux, pour leur dire que vous êtes tout à fait à la hauteur de leurs attentes ; que vous faites régner l'ordre et maintenez parfaitement la discipline dans votre secteur.

Avec un sourire méprisant.

Isidore Méric – Si vous obtenez une médaille, vous saurez vous rappeler que vous me la devez ! À tout à l'heure, messieurs.

Il sort.

Un temps.

Jacques Marilleau – Monsieur le comte, que préférez-vous : voir deux innocents, dont un ami de votre fils, mourir à cause de vous ou aurez-vous le courage d'assumer les conséquences de votre acte ?

Comte Henri – Si je me dénonce, il va prendre mon fils André et nous exécuter tous les deux !

Jacques Marilleau – Inévitablement.

Comte Henri – Je ne veux pas !

Réfléchissant.

Jacques Marilleau – Votre problème, monsieur le maire, c'est que vous voudriez continuer à vivre, parler, plaisanter comme si tout allait bien, mais nous sommes en guerre. Des individus comme Méric eux, ne plaisantent pas ; ils sont trop heureux de pouvoirs régler leurs comptes, d'assouvir leur agressivité, leur ressentiment, de pouvoir s'enrichir impunément... et tout cela avec l'aval du gouvernement de Vichy.

Comte Henri – Je ne veux pas me dénoncer !

Jacques Marilleau – Vous préférez envoyer au peloton d'exécution un père de famille et son fils ?

Comte Henri – Je ne peux pas me dénoncer !

Jacques Marilleau – Ne pas vouloir, ne pas pouvoir se dénoncer ; où est la différence pour vous, comte Henri ?

Comte Henri – Je ne peux pas me dénoncer (*hésitant, puis se décidant*) ... parce que ce n'est pas moi qui ai mis le drapeau en forme de poisson d'avril.

Alfred Ehrlich – Comment cela ?

Jacques Marilleau – Expliquez-vous ?

Comte Henri – Qu'est-ce que je peux vous dire de plus... Ce n'est pas moi qui ai mis ce drapeau sur le mat. D'ailleurs, commandant, j'étais à la mairie, j'étais au village à l'heure où cela est arrivé ; vous en êtes témoin, vous m'y avez fait chercher ainsi que le capitaine.

Alfred Ehrlich – Rien ne me prouve que ce ne soit pas vous qui ayez placé ce poisson sur le mat dans la nuit.

Comte Henri – Commandant ! vous connaissez mes précédents ; si c'était moi qui avais eu cette idée, je serais resté pour apprécier l'effet sur vous et vos hommes ! Je n'ai jamais eu l'habitude de me cacher de mes plaisanteries.

Alfred Ehrlich – C'est vrai !

Jacques Marilleau – Mais alors... qui a pu faire cela ?

Comte Henri – Ne serait-ce pas encore quelque mauvaise idée des jeunes du village ?

Alfred Ehrlich – À l'intérieur de la garnison, du château ; c'est impossible !

Jacques Marilleau – Cela torture notre conscience, mais pour Méric cela ne change rien ; il lui faut deux victimes, coupables ou innocentes ; il s'en fiche éperdument !

Se rapprochant de lui, d'un ton railleur.

Alfred Ehrlich – Monsieur le maire. Voilà pour vous une occasion inespérée d'entrer dans les livres d'Histoire de la France.

Comte Henri – Que voulez-vous dire, commandant ?

Alfred Ehrlich – En acceptant de vous porter volontaire à la place d'un innocent fermier et de son fils, vous réalisez l'acte qui fera de vous un vrai résistant, un héros. Vous aurez une plaque commémorative sur le monument aux morts de votre village ; ses habitants seront fiers d'évoquer le nom et la mémoire des Guérin-Poncet.

Jacques Marilleau – Vous aurez une rue à votre nom, dans votre commune.

Comte Henri – Je n'apprécie guère vos railleries en cet instant.

Sévère.

Alfred Ehrlich – Comme quoi, monsieur le comte, ce qui fait rire les uns peut être très triste pour les autres ; tout dépend sous quel point de vue on se place.

Comte Henri – Vous avez raison ! mais je vous répète que je n'aurais pas eu l'idée d'une telle farce.

On frappe à la porte.

Alfred Ehrlich – Entrez !

Isidore Méric entre et reste immobile dans l'entrée, les mains derrière le dos.

Isidore Méric – Herr Hauptmann. Avez-vous envoyé vos hommes chercher les deux coupables de cette humiliation envers « votre » (*montrant le portrait*), Führer ?

Alfred Ehrlich – Monsieur Méric, nous étions en train de discuter pour savoir si le choix de ce fermier et de son fils était la bonne solution.

Isidore Méric – Peut-être avez-vous mieux à me proposer ?

Jacques Marilleau – Justement... notre discussion tournait autour de ce problème.

Se mettant debout, avec assurance.

Comte Henri – Monsieur Méric ! Je suis le seul responsable, je suis le seul coupable de cet affront envers le drapeau allemand ! J'ai prémédité cet acte depuis des mois ; je ne supporte plus la présence des boches dans mon château, je voulais les humilier !

Un temps.

Méric s'avance vers lui et sort de son manteau le drapeau en forme de poisson d'avril qu'il montre à tout le monde.

Isidore Méric – Où avez-vous pris le tissu pour faire votre poisson d'avril, monsieur le comte ?

Comte Henri – ...

Calmement.

Isidore Méric – Je vous repose la question, monsieur le comte : « Où avez-vous pris le tissu pour faire votre poisson d'avril ? »

Hésitant, ennuyé.

Comte Henri – Dans... dans les affaires de couture de ma femme !

Avec un petit sourire entendu, tout en caressant le tissu.

Isidore Méric – Dans les affaires de couture de votre femme ? ... Et vous avez saccagé un de ses plus beaux tissus pour confectionner votre drapeau ?

Comte Henri – ...

Isidore Méric – Répondez-moi, monsieur le comte ?

Comte Henri – Je... non ! j'ai pris un morceau de tissu quelconque.

Isidore Méric – Un morceau de tissu quelconque ? ...

Il balance la tête en forme de négation.

Isidore Méric – Non ! non, monsieur le comte, vous n'êtes pas le coupable.

Il s'avance vers le capitaine et lui tend le tissu en forme de poisson.

Isidore Méric – Mon capitaine. Pouvez-vous tenir tendu, devant vous, ce drapeau en tissu ?

Hésitant, le capitaine prend le tissu découpé.

Isidore Méric – Messieurs, je vais vous montrer quelque chose...

Il sort de l'intérieur de son manteau un autre tissu qu'il présente devant lui.

Isidore Méric – Voilà dans quoi a été découpé le poisson d'avril : cette robe !

Surpris, la regardant attentivement.

Jacques Marilleau – Mais ! mais c'est la robe de ma fille Jacqueline !

Isidore Méric – De votre fille Jacqueline ? Tiens donc !

S'avançant vers lui, autoritaire.

Jacques Marilleau – Où l'avez-vous trouvé ?

Isidore Méric – Du calme, capitaine, du calme !

S'adressant au comte qui s'est assis, tête basse.

Isidore Méric – Monsieur le comte, vous avez de très bonnes bouteilles dans votre cave.

Comte Henri – Dans ma cave ? Mais vous ne pouvez pas y accéder ; je suis le seul à en posséder la clé.

Isidore Méric – Il faut croire que non.

Alfred Ehrlich – Monsieur Méric, je vous le confirme : monsieur le comte est le seul à en posséder la clé. Je la lui ai laissée pour éviter que quelques soldats ne la subtilisent et n'entreprennent de la visiter en cachette.

Il sort autre chose de son manteau.

Isidore Méric – Reconnaissez-vous ceci, monsieur le comte ?

Comte Henri – Un béret.

Il lui tend.

Isidore Méric – Regardez à l'intérieur : quel nom y voyez-vous écrit ?

Comte Henri – André de Guérin... le béret de mon fils ?

Allant de l'un à l'autre.

Isidore Méric – La robe de votre fille Jacqueline, capitaine... Le béret de votre fils André, monsieur le Comte...

Déambulant, théâtral.

Isidore Méric – Deux petits amoureux. Un lieu de rendez-vous ; une cave avec du très bon vin ; une grosse envie de faire une bonne blague ; on découpe ce que l'on a sous la main : une robe ; on réussit son forfait et l'on retourne arroser cela, mais on oublie de rebarrer la porte.

Comte Henri – Vous avez trouvé ces vêtements abandonnés dans ma cave ?

Suffisant.

Isidore Méric – Dans ma rapide promenade touristique, j'ai eu la bonne idée de pousser une porte, visiblement mal fermée, qui pouvait correspondre à l'entrée de quelque cachette secrète pour un trésor moyenâgeux. Après avoir descendu quelques marches et poussé une grille métallique et je me suis retrouvé dans un couloir sur lequel donnait plusieurs alcôves avec leurs précieux contenus...

Faisant une moue d'approbation.

Isidore Méric – Félicitations, monsieur le comte ! Vous avez là une cave magnifique ! digne du Dieu Bacchus.

En se déplaçant.

Isidore Méric – Dans une de ces alcôves je suis tombé sur un jeune couple, tendrement enlacé, enveloppé tant bien que mal dans des couvertures et dormant paisiblement ; l'esprit encore très embrumé par les vapeurs de l'alcool : votre fille, capitaine et votre fils, monsieur le comte. J'ai saisi, abandonné par terre, la robe et le béret, ensuite j'ai refermé et bloqué la grosse grille métallique...

Il regarde, satisfait, le commandant.

Isidore Méric – Et je suis revenu aussitôt vous retrouver, commandant Ehrlich...

Puis, toisant le capitaine.

Isidore Méric – Et vous aussi, capitaine ; pour éviter de faire exécuter deux pauvres innocents.

Il regarde sa montre, d'un ton faussement ennuyé.

Isidore Méric – J'en suis désolé, mais je ne voudrais pas arriver trop tard dans la soirée à Paris. Herr Hauptmann, nos deux coupables sont en cage, il ne nous reste, il ne vous reste plus qu'à m'accompagner...

Le commandant marque un temps de réflexion, puis sort son pistolet de l'étui.

Surpris par ce geste.

Comte Henri – Commandant ! vous ne pouvez pas laisser faire cela ! Je... vous êtes... enfin, nous sommes...

Très ferme.

Alfred Ehrlich – Monsieur le comte. Vous êtes Français, je suis Allemand, nous sommes en guerre, nous sommes ennemis !

Le comte s'effondre dans un fauteuil.

Le commandant regarde son Luger et le remet dans l'étui.

Calmement, en allant vers lui.

Alfred Ehrlich – Qu'en pensez-vous, Monsieur Méric ?

Dédaigneux.

Isidore Méric – Rien ! Herr Hauptmann, rien ! La guerre n'est pas mon problème.

Alfred Ehrlich – Mais alors, quels plaisirs y trouvez-vous donc ?

Isidore Méric – Quels plaisirs ? ... Le premier : celui de pouvoir tuer impunément qui je veux sans risquer d'aller en prison pour la vie. Le second : celui de pouvoir m'enrichir sans avoir de compte à rendre à personne.

Ils se toisent tous les deux.

Le commandant se retourne vers le comte, anéanti.

Alfred Ehrlich – Monsieur le comte. Je me charge de votre fils : il ne souffrira pas.

Méric va vers le capitaine.

Isidore Méric – Rappelez-moi votre nom, capitaine ?

Il le regarde un instant, puis calmement.

Jacques Marilleau – Jacques Marilleau.

D'un ton faussement amical.

Isidore Méric – Jacques ! (*Soudainement très froid.*) Je me charge de ta fille, Jacqueline : elle ne souffrira pas non plus.

Le capitaine esquisse un geste vers son étui à pistolet.

Le commandant lui bloque le poignet, ferme, autoritaire.

Alfred Ehrlich – Capitaine ! vous oubliez que votre pistolet est à la consigne ! Vous le récupérerez en repartant.

Méric, sort son pistolet et le regarde sous tous les angles.

Il fait sortir le chargeur et le replace d'un coup sec.

Isidore Méric – Quelle arme magnifique que le *Luger Parabellum* à huit coups !

S'avançant vers lui.

Isidore Méric – Au fait capitaine, savez-vous ce que veut dire : *Parabellum* ?

Jacques Marilleau – ...

Isidore Méric – Parabellum vient du latin « *Si vis pacem, para bellum* » : Si tu veux la paix, prépare-toi à la guerre.

Toujours au capitaine, arrogant.

Isidore Méric – Il n’a guère le temps de refroidir en ce moment...

Avec un mauvais sourire.

Isidore Méric – Il y a deux jours, sous prétexte que j’avais une moto allemande, un garagiste français a refusé de me fournir en essence...

Regardant son revolver....

Isidore Méric – Quel patriote imbécile... il laisse une veuve et trois orphelins.

Il remet son Luger dans l’étui.

Alfred Ehrlich – Monsieur Merik ! je suis prêt !

Isidore Méric – Allons-y ! Herr Hauptmann.

Alfred Ehrlich – Capitaine ! monsieur le comte ! ne bougez pas de mon bureau. Mes hommes ont pour consigne de ne vous laisser repartir que sur mon ordre !

Le comte est effondré dans le fauteuil, le regard vide.

Le capitaine très droit, ne quitte pas des yeux les deux hommes.

Méric sort le premier.

Le commandant va pour sortir, s’arrête un instant, se retourne.

Alfred Ehrlich – Capitaine !

Il revient vers lui.

Alfred Ehrlich – Une dernière question avant que j’aie à faire mon devoir...

Il marque une petite pause en le regardant droit dans les yeux.

Alfred Ehrlich – Quel jour sommes-nous ?

Le capitaine le regarde, sans comprendre...

Jacques Marilleau – ... ?

Sans le quitter des yeux.

Alfred Ehrlich – Réfléchissez bien à cette question...

Il se retourne et sort.

Un long temps silencieux.

Le capitaine, pensif, se met à faire les cent pas dans le bureau.

Il s’arrête devant un calendrier posé sur le mur, le regarde attentivement.

Un temps.

Il revient, les mains derrière le dos.

Jacques Marilleau – Monsieur le comte...

Prostré, la tête entre les mains.

Comte Henri – ...

Jacques Marilleau – S’il vous plaît, comte Henri... je ne m’explique pas une chose ?

Le comte Henri, relève péniblement la tête, le regard absent.

Comte Henri – Quelle chose ?

Jacques Marilleau – Que votre fils accède à la cave, je le conçois ; il habite dans le château, il peut y circuler, mais que ma fille puisse passer librement, inaperçue des hommes de la garnison, je ne me l’explique pas.

Abattu.

Comte Henri – Vous parlez encore de nos enfants au présent, capitaine. Je sais que dans la gendarmerie vous êtes comme les militaires : vous êtes forts dans l’épreuve.

Lui mettant amicalement la main sur l’épaule.

Jacques Marilleau – Répondez simplement à ma question... si vous en connaissez la réponse ?

Il hésite, puis se décide.

Comte Henri – Il existe un accès, que mon fils connaissait bien, qui donne derrière le château, bien dissimulé par la nature.

Jacques Marilleau – Un passage secret ?

Comte Henri – Seulement une ouverture d’aération pour la température de la cave ; une grille à ouvrir et une personne agile peut s’y glisser s’en problème.

Pensif.

Jacques Marilleau – Surtout si des bras accueillants l’attendent de l’autre côté.

Un temps.

Comte Henri – Vous étiez au courant de cette liaison, capitaine ?

Jacques Marilleau – Non !

Un temps.

Affecté.

Comte Henri – Quelle triste journée... tout aurait pu si bien finir.

Jacques Marilleau – La vie est ainsi, monsieur le comte ; pleine de bonnes et de mauvaises surprises ... ou l’inverse... (*pensif*) cela dépend de la tournure des évènements...

Toujours prostré, le regard dans le vide.

Comte Henri – Capitaine ! je ne survivrais pas à ce drame.

La porte s’ouvre, le commandant entre.

Sans un regard il va directement à son bureau, sort son pistolet de l’étui, le regarde...

Alfred Ehrlich – Je le ferai nettoyer demain.

Il le range dans un tiroir puis s’immobilise, pensif.

Alfred Ehrlich – « *Si vis pacem, para bellum.* » ... Si tu veux la paix, prépare-toi à la guerre.

Il regarde le capitaine et s’avance vers lui.

Alfred Ehrlich – Avez-vous déjà tué quelqu’un, capitaine ?

Jacques Marilleau – Jamais !

Alfred Ehrlich – Moi aussi... jusqu’à aujourd’hui.

Toujours assis, la voix mauvaise, en serrant les dents.

Comte Henri – Commandant. J’avais une image de vous que je pensais être celle d’un être humain ; vous n’êtes pas mieux que les autres, vous êtes comme les autres : vous êtes un sale boche ! un vrai Nazi !

Des larmes dans la voix...

Comte Henri – Accepter de tuer deux jeunes gens pour satisfaire la folie d'un malade !

Avec force.

Alfred Ehrlich – Un malade qui faisait partie de la Gestapo française, monsieur le comte ! ne l'oubliez pas ! Vous devriez y réfléchir ! Vous aussi vous avez vos bons et vos sales Français.

Un temps.

Réalisant.

Jacques Marilleau – Commandant ? Pourquoi avez-vous dit : « *Un malade qui, " faisait ", partie de la Gestapo française... »* ?

En guise de réponse, le commandant sort de sa veste une bouteille de vin qu'il pose sur le bureau.

Comte Henri – Que faites-vous ?

Calmement.

Alfred Ehrlich – Je me suis permis de prendre une de vos bonnes bouteilles pour que...

Le comte se lève du fauteuil, très en colère et se jette sur le commandant.

Comte Henri – De quel droit vous permettez-vous, un jour comme aujourd'hui, de me prendre un de mes meilleurs vins ! Vous voulez arroser le drame qui s'abat sur nos familles !? Capitaine ! dites quelque chose ! Vous n'allez pas laisser ce Nazi faire cela !

Jacques Marilleau – Monsieur le comte, vous devriez laisser le commandant finir sa phrase.

Calmement.

Alfred Ehrlich – Je me suis permis de prendre une de vos bonnes bouteilles pour que vous me remerciez d'avoir tué, de ma propre main, Isidore Méric... Isidore Méric est mort !

Le comte tenant toujours le commandant par sa veste.

Alfred Ehrlich – Vous pouvez me lâcher, maintenant, comte Henri...

Au capitaine.

Alfred Ehrlich – Votre fille Jacqueline et André sont partis, sur mon ordre, chez vous capitaine. Je leur ai dit de vous y attendre.

Perdu, déboussolé.

Comte Henri – Commandant Ehrlich... je... je ne sais pas quoi... je ne sais pas quoi vous dire !

Alfred Ehrlich – Eh bien, ne dites rien ! mais moi, j'ai plusieurs choses à vous dire... Tout d'abord, monsieur le comte, je vous redonne la clé de la porte d'accès à votre cave que j'ai pris soin de refermer soigneusement derrière moi. Ensuite, à vous, monsieur le maire, de trouver un véhicule bâché pour venir chercher et faire disparaître une motocyclette allemande.

Il se tourne vers le capitaine.

Alfred Ehrlich – Et vous, capitaine Marilleau, vous demanderez à nos deux amoureux d'aller chercher et sortir le corps d'Isidore Méric par l'ouverture d'aération ; cela leur montrera que la guerre n'est pas une plaisanterie. Vous trouverez sur lui ses papiers français et allemands. Enterrez-le discrètement, mais dignement.

Se tournant vers le comte.

Alfred Ehrlich – Maintenant, comte Henri, pour en finir avec cette histoire...

Il prend la bouteille et lui tend...

Alfred Ehrlich – Vous trouverez des verres et un tire-bouchon dans ce meuble ; faites-en bon usage.

Le comte, mal à l'aise, va chercher trois verres qu'il pose sur la table.

En débouchant la bouteille.

Comte Henri – Capitaine ? Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'il y avait un espoir, vous aviez compris la décision du commandant ?

Jacques Marilleau – Je n'en étais pas sûr, mais je l'espérais.

Alfred Ehrlich – Je me suis permis de poser au capitaine une question anodine, mais qui contenait un message caché : « *Quel jour sommes-nous ?* »

Jacques Marilleau – J'ai compris que vous faisiez allusion à la journée d'aujourd'hui : au premier avril ; que vous aviez décidé de tromper quelqu'un : était-ce nous, ou était-ce Méric ? Je ne savais pas très bien quoi en penser...

Le comte a rempli les verres.

S'adressant au comte Henri.

Alfred Ehrlich – Nous, en Allemagne, nous appelons ce jour : « *l'Aprilscherz* » : la journée des blagues, des plaisanteries ; comme vous, en France, la journée du poisson d'avril.

Levant son verre.

Alfred Ehrlich – Messieurs ! levons notre verre à cet heureux dénouement...

Le capitaine lève son verre à son tour.

Voyant le comte hésitant à prendre son verre.

Alfred Ehrlich – Je serai très déçu, comte Henri, que vous ayez perdu définitivement votre sens de l'humour.

Jacques Marilleau – Aujourd'hui est un beau jour, monsieur le maire, un très beau jour. Pensez à nos enfants qui nous attendent à la maison...

Il se décide et lève son verre.

Comte Henri – À Jacqueline... à André.

Jacques Marilleau – Ils n'oublieront jamais cette date.

Trinquant tous les trois d'un même geste.

Le commandant et le capitaine – Au 1^{er} avril 1942.

Juin-juillet 2014

(080625)

Notes de l'auteur.

La date, le lieu de l'action, les personnages et les situations de cette pièce sont imaginaires.

Toute ressemblance avec des personnes ou des événements passés ne pourrait être que fortuite.

() Toutefois, dans mon esprit et mes souvenirs personnels, cette pièce est censée se passer au château de Maulévrier dans le Maine-et-Loire (1).*

Pendant la seconde guerre mondiale, les habitants l'appelaient familièrement le château de Mme Bergère et une garnison allemande y aura stationnée plusieurs mois en 1942, période pendant laquelle je situe cette pièce (2).

Le bâtiment de la gendarmerie, toujours visible, se trouvait rue Joseph Foyer face à la Chapelle Notre-Dame-de-Toutes-Aides.

Certains événements de cette période, sur laquelle il est difficile d'avoir actuellement des informations précises, me viennent de mes parents et de mes frères ; mon père y a été gendarme pendant la guerre et les familles logeaient dans la gendarmerie ; ainsi que de collègues de travail, plus âgés que moi, natifs de Maulévrier, qui avaient une vingtaine d'années à l'époque et du récit, raconté lors des journées de grève, des mésaventures et des risques qu'ils prenaient avec l'occupant dans cette période troublée.

(1) Appelé château Colbert, il a été érigé en 1679.

C'est actuellement un hôtel de luxe avec restaurant gastronomique.

Il possède un magnifique potager restauré datant du XVIII^{ème} siècle.

Il surplombe le non moins magnifique Parc Oriental de Maulévrier.

(2) À vérifier : Les Allemands auraient occupé Maulévrier peu de temps. Une première fois au mois de juin 1940, puis une seconde fois pendant l'année 1942.

R.B.
